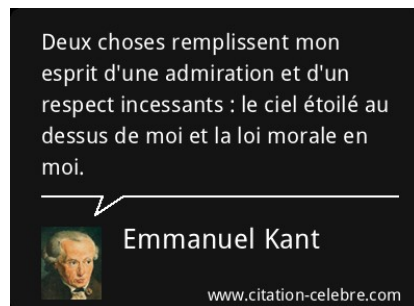


Emmanuel KANT (1724-1804) : la philosophie pratique

Dans le premier polycopié, nous avons vu que Kant était un penseur des *limites de la raison humaine*. Celle-ci, sous peine de sombrer dans des ratiocinations vaines et dans la Schwärmerei, doit se limiter à un usage expérimental des « catégories ». Nos facultés ne peuvent connaître la *chose en soi*, comme dit parfois Kant, c'est-à-dire ce qui est au-delà de toute expérience possible.

Mais il serait faux de réduire le kantisme à une simple philosophie des sciences hostile à la métaphysique. Kant est surtout un penseur de la morale et un observateur du comportement humain, comme l'a été, avant lui, Rousseau, dont Kant s'inspire beaucoup pour sa philosophie pratique. Comme pour la philosophie « théorique » (des sciences), le point de vue de Kant est *transcendental* : il s'agit d'étudier les conditions *a priori* du jugement de valeur moral. Par exemple, sur quoi se fonde-t-on pour dire que tel comportement est bon ou mauvais ? Au passage, la raison, qui se trouvait très limitée pour son usage théorique (connaissance), va trouver une valeur pratique (action) incontestable.

Cette réhabilitation de la raison, pour un usage pratique, intervient dans deux ouvrages : la célèbre *Critique de la raison pratique* (1788) et un livre préalable, écrit pour un public moins savant, intitulé *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785). On remarque d'ailleurs cette expression étrange, typique de Kant, « métaphysique des mœurs », *Metaphysik der Sitten*, qui qualifie la morale, ou en tout cas ses principes fondamentaux, les mœurs étant la vie pratique, la conduite, le comportement. Un Français l'aurait sans doute intitulé, plus simplement, *Les principes de la morale*.



Les maximes d'action : bonnes ou mauvaises ?

Nous suivons tous des **principes d'action** qu'on appelle aussi des « **maximes** ». Parmi ces maximes (principes d'action), certaines sont morales, d'autres injustes et perverses, mais comment les trier ? N'oubliez pas que *krinein* en grec, c'est décider, séparer, trier, d'où le terme *critique*.

Or, Kant ne prétend pas inventer une méthode nouvelle. **Il se contente d'analyser ce qui se passe dans la conscience de n'importe quel honnête homme.**

La solution est simple. En gros, si une maxime peut être appliquée par toute l'humanité, elle est morale, sinon elle est égoïste et injuste. D'ailleurs, les mères de famille disent souvent à leurs enfants pour les réprimander : « si tout le monde faisait comme toi... » Le principe de la moralité est donc très clair : **il ne faut suivre que les maximes convertibles en lois universelles.**

C'est un élargissement de la pensée de Rousseau. **La moralité, chez Kant**, fonctionne comme **la vertu civique**, appelée « liberté morale », **chez Rousseau** : nous avons tous la capacité de dépasser notre égoïsme particulariste pour concevoir une collectivité harmonieuse, un tout ordonné. **Le tout prime sur la partie.** Mais l'universel kantien est un ordre de valeurs qui pourrait convenir à tous les êtres raisonnables. L'universel rousseauiste, moins universel si l'on peut dire, se limite à l'intérêt du pays où nous vivons.

Cela se traduit d'ailleurs par des différences entre Rousseau et Kant pour la *géopolitique*. La pensée de Rousseau est un patriotisme souverainiste. Celle de Kant aussi, dans une certaine mesure, mais Kant envisage, dans de petits écrits pour des revues, la possibilité de créer une *société des na-*

tions, afin de garantir une *paix perpétuelle* entre les nations. Chez Kant, donc, le *patriotisme* de Rousseau, sans être renié, est tout de même dépassé dans un véritable *cosmopolitisme*.

Mais sans exemple, on ne comprend rien. Donnons les exemples fournis par Kant lui-même.

Quelques exemples

Premier exemple : soit deux maximes opposées « Mens quand cela t'arrange » et « Ne mens jamais ». Laquelle de ces deux maximes est morale ? Sachant que c'est la maxime morale qui contient un devoir, qui fait devoir. Imaginons alors que tous les humains appliquent la maxime de mentir systématiquement pour se tirer d'affaire... Si tout le monde fait de la sorte, plus personne ne croit plus personne, le mensonge devient contradictoire avec lui-même. *Bref : cette maxime, universalisée, devient absurde.* Elle est donc immorale. En revanche, il est parfaitement possible de concevoir un monde où personne ne mente jamais, cela n'est pas absurde. La maxime « Ne mens jamais » est donc morale. Kant dit que ne jamais mentir est un *devoir strict* (il se reconnaît au fait qu'un devoir opposé serait absurde).

Second exemple : soit « Aide ton prochain dans la mesure du possible » et « N'aide jamais ton prochain ». L'exemple est un peu différent. Si on universalise « N'aide jamais ton prochain », cela n'engendre pas à proprement parler une situation absurde. On peut concevoir un monde sans solidarité où le moindre service se paie (d'ailleurs, c'est un peu le cas à l'heure actuelle). Néanmoins, les partisans de « N'aide jamais ton prochain » ne peuvent pas souhaiter eux-mêmes que leur maxime soit universalisée, car eux-mêmes peuvent avoir besoin d'aide un jour, et ils seraient alors les premières victimes de leur maxime. *Bref : une fois de plus, on a une maxime qui favorise un égoïsme, mais dont personne ne peut souhaiter l'application universelle.* « N'aide jamais ton prochain » est donc une maxime immorale, c'est la maxime inverse qui est morale. Aider son prochain dans la mesure de ses possibilités est donc un *devoir large* (un devoir opposé serait non pas absurde en lui-même, mais personne ne pourrait en souhaiter la généralisation, pas même les égoïstes).

Qu'il s'agisse des *devoirs stricts* ou des *devoirs larges* (qui dépendent plus des circonstances), en tout cas, Kant donne une sorte de *méthode* pour distinguer (*krinein*) ce qui est moral de ce qui est immoral. Attention : cette méthode n'est pas la « sienne », ce n'est pas une « invention » de Kant. C'est un *fait rationnel*, c'est-à-dire que ***tout être raisonnable possède cette capacité à distinguer le particulier de l'universel***, même le criminel (sauf que, chez le criminel, les pulsions sont tellement fortes qu'il ne se pose plus le problème). Cette capacité inscrite en tout homme correspond à ce que Rousseau appelait, dans *La profession de foi du vicairé savoyard*, « conscience, instinct divin ». Comme Rousseau, Kant estime qu'elle est plus moins étouffée ou corrompue par les mauvaises influences sociales.

L'impératif catégorique et les impératifs hypothétiques

Nous écrivions ci-dessus : le principe de la moralité, présent en tout homme, est très clair : **il ne faut suivre que les maximes convertibles en lois universelles**. Kant appelle ce principe, cette méthode transcendantale en quelque sorte, d'un nom célèbre : **impératif catégorique**.

L'impératif catégorique se formule de la manière suivante : « **Agis uniquement d'après une maxime qui puisse valoir en même temps comme principe d'une législation universelle** ». Il existe des variantes rédactionnelles dans les textes de Kant, mais c'est toujours la même formule, *le seul et unique principe moral, qui permet de déduire tous nos devoirs*. On le répète, il s'agit de dépasser le penchant égoïste et particulariste pour viser un ordre de choses plus vaste : – l'intérêt de tout un pays chez Rousseau, – ce qui est valable pour tous les êtres raisonnables chez Kant (valeurs universelles).

Mais, au fait, pourquoi « impératif » et pourquoi « catégorique » ? Car il s'agit d'un commandement inconditionné. Ce principe suscite du **respect**, un sentiment atypique qui combat les **penchants** égoïstes. La raison ordonne et le principe ne se discute pas.

L'impératif catégorique est le seul et unique *impératif de la moralité*.

Cela dit, il existe aussi **des impératifs hypothétiques**, très utiles, légitimes même, mais **sans vraie valeur morale**. Ce sont des commandements conditionnés en vue d'une *fin*, d'un but, forcément lié, au final, à l'égoïsme, même légitime. C'est pour cela qu'ils commencent tous par SI. On distingue alors :

— **les impératifs de l'habileté** (techniques) : mettons, j'invente, si tu veux te chauffer, rachètes du bois, si tu veux réussir ton omelette, bats les œufs à la fourchette, etc.,

— **les impératifs de la prudence** (éthiques) : un peu différents, ils commencent tous par « si tu veux être heureux », suivi d'un conseil de sagesse (cf. Épicure, les Stoïciens...).

L'impératif catégorique, seul, nous permet de déduire nos devoirs moraux.

Le désintéressement moral

Chez Kant, la **vertu** n'est donc pas la prudence, ni l'habileté, même si, fréquemment, la prudence et l'habileté nous poussent à faire des actions qui, extérieurement, ressemblent à des actions morales, vertueuses. Ainsi, **agir conformément au devoir**, même si c'est mieux que violer la loi morale, **ne signifie pas que nous soyons vertueux pour autant**. Kant sait très bien que même une action *conforme* au devoir peut provenir de l'égoïsme, de ce qu'il nomme ingénieusement « **un calcul du penchant et de l'intérêt** ».

Premier exemple : l'honnêteté par calcul commercial. Un commerçant intelligent pratique des prix justes afin d'avoir une bonne réputation et s'attirer ainsi plus de clientèle. Il agit donc conformément à la maxime morale « Sois honnête ». Cependant, son acte dérive d'un calcul de l'intérêt personnel bien compris. **En clair son action est intéressée**. Il agit par égoïsme et non par pur respect pour une valeur universelle. Pourquoi ? Parce que rendre la monnaie, ne pas surfaire les prix, s'abstenir d'écouler des produits de mauvaise qualité, tout cela contribue à sa bonne réputation, et donc à son chiffre d'affaire. *Kant ne voit aucun mal à cela. Mais il s'agit de techniques commerciales et non de vraie moralité*. Le bon comportement du commerçant est *extérieurement* moral, mais il dérive tout de même d'un égoïsme calculé (légitime, d'ailleurs, la question n'est pas là). On le voit : prudence et intelligence ne sont pas moralité (même si, vu de l'extérieur, c'est identique à de la moralité).

Second exemple : la philanthropie par penchant charitable. Telle personne aime beaucoup venir en aide aux gens, aux pauvres notamment. Mais elle les aide parce que cela lui procure du plaisir. Peut-être soulage-t-elle ainsi sa conscience, peut-être en tire-t-elle une vanité secrète... Là encore, il s'agit d'un effet de l'égoïsme, fût-il sympathique. Cette personne n'agit point par pur respect pour une valeur universelle. Son action, comme celle du commerçant, est **intéressée**. En quelque sorte, elle se fait plaisir en faisant plaisir aux autres. Kant n'interdit pas cela, mais cela s'appelle du « bon cœur » et non de la vraie vertu. Il dit même qu'un misanthrope qui agit bien avec ses contemporains, malgré sa mauvaise humeur, produit des actes qui ont plus de valeur morale que ceux du « bon cœur ». On dirait, avec un vocabulaire religieux, qu'il a plus de *mérite*.

Le commerçant, comme le philanthrope, ont été, chacun à sa manière, prudent et habile, beaucoup plus que vertueux.

La difficile notion de respect

La vertu se définit donc comme la pureté de l'intention, le désintéressement, le pur respect des valeurs universelles. **L'acte vertueux est donc accompli indépendamment de tout espoir de ré-**

compense et de toute crainte de punition, sinon il reste intéressé, c'est-à-dire égoïste. Bien sûr, il est impossible de vérifier qu'un acte soit vraiment désintéressé.

Si vous sautez dans un fleuve par -15°C pour sauver un enfant qui se noie, on peut encore soupçonner que vous aviez secrètement envie d'étaler votre courage, ou votre force, bref : envie de vous faire « mousser » aux yeux des autres... Même l'héroïsme peut cacher notre égoïsme. Certes, cet égoïsme va dans le bon sens, mais cela reste de l'égoïsme. Il y a donc un fond de pessimisme chez Kant. **De toute manière, selon Kant, il est impossible de démontrer qu'une action est authentiquement désintéressée.**

L'action authentiquement vertueuse, si elle existe, se définit alors ainsi :

— elle a comme unique **motif** l'impératif catégorique et le devoir universel (ex. soit honnête) qui en découle ;

— elle a comme unique **mobile** le respect que déclenche cette valeur universelle, ce devoir moral, dans la sensibilité.

Voilà pourquoi on appelle l'action vertueuse authentique, si elle existe, une action accomplie **par pur respect** pour la loi morale. Sinon, l'action, même extérieurement bonne, est dictée par le penchant, et non par le respect du devoir.

Quel est le statut du respect ? Ce sentiment est :

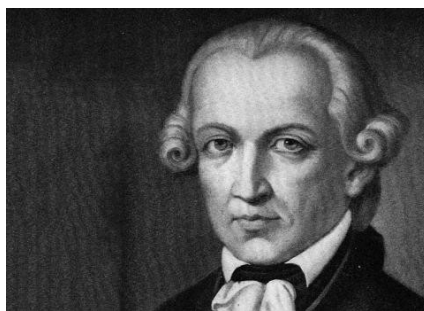
— **atypique**, c'est le seul sentiment qui combat l'égoïsme, les autres sentiments sont des *penchants*, sympathiques ou dangereux peu importe, mais ce sont des penchants égoïstes ;

— **d'origine rationnelle** : le respect traduit l'influence de la raison sur la sensibilité, les autres sentiments naissent dans la sensibilité et influencent ensuite la raison, qui devient alors une simple logique calculatrice des passions, des penchants.

— **factuel** : tout homme éprouve du respect pour ce qui vaut universellement, pour l'impératif catégorique en un mot, sauf que, chez les tyrans, les criminels, les penchants sont si forts qu'ils étouffent le respect.

En clair, le respect rend la loi morale efficace en combattant, s'il le peut, les penchants.

Kant le dit lui-même, son analyse de l'esprit humain a quelque chose de *chimique*. Une trop grande quantité de penchants finissent par saturer la capacité efficiente du respect.



Enjeux éducatifs de cette philosophie morale

Kant a l'immense mérite de rendre la vertu morale indépendante de la religion comme de la société. Si tu accomplis tes devoirs pour que Dieu te récompense (Paradis...) ou pour éviter qu'il te punisse (Enfer...), cela reste totalement égoïste. De plus, éduquer les enfants de cette manière serait nuisible : si un jour les enfants ne croient plus en Dieu, c'est la porte ouverte à toutes les immoralités.

De la même façon, si tu accomplis tes devoirs uniquement pour éviter des sanctions sociales (prison, amendes...) ou pour obtenir des récompenses sociales (trouver un emploi, une bonne situation, etc.), cela reste du calcul égoïste. Même fragilité que tout à l'heure : lorsqu'un enfant ou un jeune n'adhère plus aux valeurs majoritaires de la société où il vit, c'est la porte ouverte aux dérives.

De ce point de vue, la position *pédagogique* de Kant est très claire. *Il ne faut jamais habituer les enfants à accomplir leurs devoirs pour obtenir des récompenses.* Quant aux contraintes et autres

punitions, elles sont nécessaires dans un premier temps, mais rapidement l'enfant doit apprendre le pur respect des valeurs, *indépendamment de toute idée de punition ou de récompense*.

Le monde, l'âme et Dieu : trois idées métaphysiques restaurées par la philosophie pratique

Kant explique la possibilité d'une *croyance*, d'une foi *rationnelle*, expression bizarre signifiant que la raison ne peut pas *démontrer* certaines idées mais qu'elle a besoin de les *postuler*, c'est-à-dire de les admettre, de les considérer – moralement – comme vraies et certaines.

Ce sont les fameux postulats de la raison pratique. Ces postulats ont un aspect presque religieux, mais ce sont en fait des *transcendants*, qui existent *a priori* dans la raison, et que certaines grandes religions ne font que reprendre. Il faut probablement y voir l'influence du théisme de Rousseau.

Quelles sont ces idées ?

— **L'immortalité de l'âme**, car la raison a besoin malgré tout d'envisager une rétribution, dans l'au-delà, des justes, voire une punition, dans l'au-delà, des méchants (car, sur Terre, prédomine l'injustice). Sachant par contre que les justes, les vrais, n'agissent pas pour être rétribués...

— **L'existence de Dieu** : car seul un Dieu peut réaliser ce souverain Bien dans l'au-delà.

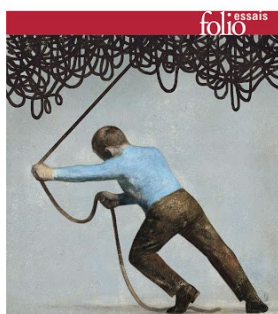
— Et surtout **la présence du libre-arbitre (liberté) dans la nature (le monde)** sans quoi l'action morale n'a plus aucun sens ; en effet, la notion de devoir moral est absurde pour un être qui serait purement naturel, totalement soumis à ses instincts et aux déterminismes qui l'environnent.

Telle est la croyance rationnelle de Kant.

Dans l'ordre théorique, il est impossible de démontrer ces trois idées. Mais dans l'ordre pratique, la raison me force à les admettre. Surtout celle de liberté. Sans cette notion de libre-arbitre, plus aucune philosophie morale n'a de sens. La liberté est la *ratio essendi* (raison d'être) de la loi morale. La loi morale est la *ratio cognoscendi* de la liberté (la raison qui nous fait connaître qu'on est libre). Chez Kant, l'idée de **liberté** est la **clef de voûte** de son système.

Emmanuel Kant

Critique de la raison pratique



CITATIONS

« Le concept de la liberté, en tant que la réalité en est prouvée par une loi apodictique de la raison pratique, forme la clef de voûte de tout l'édifice d'un système de la raison pure et même de la raison spéculative. Tous les autres concepts (ceux de Dieu et de l'immortalité) qui, comme simples idées, demeurent sans support dans la raison spéculative, se rattachent à ce concept et acquièrent

avec lui et par lui, de la consistance et de la réalité objective, c'est-à-dire que leur possibilité est prouvée par le fait que la liberté est réelle ; car cette idée se manifeste par la loi morale. »

Critique de la raison pratique, Préface

« Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi. »

Critique de la raison pratique, Conclusion

« Devoir ! nom sublime et grand, toi qui ne renfermes rien en toi d'agréable, rien qui implique insinuation, mais qui réclames la soumission, qui cependant ne menaces de rien de ce qui éveille dans l'âme une aversion naturelle et l'épouvante pour mettre en mouvement la volonté, mais poses simplement une loi qui trouve d'elle-même accès dans l'âme et qui cependant gagne elle-même malgré nous la vénération (sinon toujours l'obéissance), devant laquelle se taisent tous les penchants, quoiqu'ils agissent contre elle en secret ; quelle origine est digne de toi, et où trouve-t-on la racine de ta noble tige, qui repousse fièrement toute parenté avec les penchants, racine dont il faut faire dériver, comme de son origine, la condition indispensable de la seule valeur que les hommes peuvent se donner eux-mêmes ? Ce ne peut être rien de moins que ce qui élève l'homme au-dessus de lui-même (comme partie du monde sensible), ce qui le lie à un ordre de choses que l'entendement seul peut concevoir et qui en même temps commande à tout le monde sensible et avec lui à l'existence, qui peut être déterminée empiriquement, de l'homme dans le temps à l'ensemble de toutes les fins (qui est uniquement conforme à ces lois pratiques et inconditionnées comme la loi morale). Ce n'est pas autre chose que la personnalité, c'est-à-dire la liberté et l'indépendance à l'égard du mécanisme de la nature entière, considérée cependant en même temps comme un pouvoir d'un être qui est soumis à des lois spéciales, c'est-à-dire aux lois pures pratiques données par sa propre raison, de sorte que la personne comme appartenant au monde sensible, est soumise à sa propre personnalité, en tant qu'elle appartient en même temps au monde intelligible. Il n'y a donc pas à s'étonner que l'homme, appartenant à deux mondes, ne doive considérer son propre être, relativement à sa seconde et à sa plus haute détermination, qu'avec vénération et les lois auxquelles il est en ce cas soumis, qu'avec le plus grand respect. »

Critique de la raison pratique, I,1,3

« Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle. »

Critique de la raison pratique, I,1,7 (formulation de l'impératif catégorique)

« De tout ce qu'il est possible de concevoir dans le monde, et même en général hors du monde, il n'est rien qui puisse sans restriction être tenu pour bon, si ce n'est seulement une BONNE VOLONTÉ. L'intelligence, le don de saisir les ressemblances des choses, la faculté de discerner le particulier pour en juger, et les autres talents de l'esprit, de quelque nom qu'on les désigne, ou bien le courage, la décision, la persévérance dans les desseins, comme qualités du tempérament, sont sans doute à bien des égards choses bonnes et désirables ; mais ces dons de la nature peuvent devenir aussi extrêmement mauvais et funestes si la volonté qui doit en faire usage, et dont les dispositions propres s'appellent pour cela caractère, n'est point bonne. Il en est de même des dons de la fortune. Le pouvoir, la richesse, la considération, même la santé ainsi que le bien-être complet et le contentement de son état, ce qu'on nomme le bonheur, engendrent une confiance en soi qui souvent aussi se convertit en présomption, dès qu'il n'y a pas une bonne volonté pour redresser et tourner vers des fins universelles l'influence que ces avantages ont sur l'âme, et du même coup tout le principe de l'action ; sans compter qu'un spectateur raisonnable et impartial ne saurait jamais éprouver de satisfaction à voir que tout réussisse perpétuellement à un être que ne relève aucun trait de pure et bonne

volonté, et qu'ainsi la bonne volonté paraît constituer la condition indispensable même de ce qui nous rend dignes d'être heureux. »

Première section des Fondements de la métaphysiques des mœurs (« bonne volonté » est le terme populaire pour qualifier la raison pratique)

« Je laisse ici de côté toutes les actions qui sont au premier abord reconnues contraires au devoir, bien qu'à tel ou tel point de vue elles puissent être utiles : car pour ces actions jamais précisément la question ne se pose de savoir s'il est possible qu'elles aient eu lieu par devoir, puisqu'elles vont même contre le devoir. Je laisse également de côté les actions qui sont réellement conformes au devoir, pour lesquelles les hommes n'ont aucune inclination immédiate, qu'ils n'en accomplissent pas moins cependant, parce qu'une autre inclination les y pousse. Car, dans ce cas, il est facile de distinguer si l'action conforme au devoir a eu lieu par devoir ou par vue intéressée. Il est bien plus malaisé de marquer cette distinction dès que l'action est conforme au devoir, et que par surcroît encore le sujet a pour elle une inclination immédiate. Par exemple, il est sans doute conforme au devoir que le débitant n'aille pas surfaire le client inexpérimenté, et même c'est ce que ne fait jamais dans tout grand commerce le marchand avisé ; il établit au contraire un prix fixe, le même pour tout le monde, si bien qu'un enfant achète chez lui à tout aussi bon compte que n'importe qui. On est donc loyalement servi : mais ce n'est pas à beaucoup près suffisant pour qu'on en retire cette conviction que le marchand s'est ainsi conduit par devoir et par des principes de probité ; son intérêt l'exigeait, et l'on ne peut pas supposer ici qu'il dût avoir encore par surcroît pour ses clients une inclination immédiate de façon à ne faire, par affection pour eux en quelque sorte, de prix plus avantageux à l'un qu'à l'autre. Voilà donc une action qui était accomplie, non par devoir, ni par inclination immédiate, mais seulement dans une intention intéressée. »

Première section des Fondements de la métaphysiques des mœurs

« Être bienfaisant, quand on le peut, est un devoir, et de plus il y a de certaines âmes si portées à la sympathie, que même sans aucun autre motif de vanité ou d'intérêt elles éprouvent une satisfaction intime à répandre la joie autour d'elles et qu'elles peuvent jouir du contentement d'autrui, en tant qu'il est leur œuvre. Mais je prétends que dans ce cas une telle action, si conforme au devoir, si aimable qu'elle soit, n'a pas cependant de valeur morale véritable, qu'elle va de pair avec d'autres inclinations, avec l'ambition par exemple qui, lorsqu'elle tombe heureusement sur ce qui est réellement en accord avec l'intérêt public et le devoir, sur ce qui par conséquent est honorable, mérite louange et encouragement, mais non respect ; car il manque à la maxime la valeur morale, c'est-à-dire que ces actions soient faites, non par inclination, mais par devoir. Supposez donc que l'âme de ce philanthrope soit assombrie par un de ces chagrins personnels qui étouffent toute sympathie pour le sort d'autrui, qu'il ait toujours encore le pouvoir de faire du bien à d'autres malheureux, mais qu'il ne soit pas touché de l'infortune des autres, étant trop absorbé par la sienne propre, et que, dans ces conditions, tandis qu'aucune inclination ne l'y pousse plus, il s'arrache néanmoins à cette insensibilité mortelle, et qu'il agisse, sans que ce soit sous l'influence d'une inclination, uniquement par devoir alors seulement son action a une véritable valeur morale. Je dis plus : si la nature avait mis au cœur de tel ou tel peu de sympathie, si tel homme (honnête du reste) était froid par tempérament et indifférent aux souffrances d'autrui, peut-être parce qu'ayant lui-même en partage contre les siennes propres un don spécial d'endurance et d'énergie patiente, il suppose aussi chez les autres ou exige d'eux les mêmes qualités ; si la nature n'avait pas formé particulièrement cet homme (qui vraiment ne serait pas son plus mauvais ouvrage) pour en faire un philanthrope, ne trouverait-il donc pas encore en lui de quoi se donner à lui-même une valeur bien supérieure à celle que peut avoir un tempérament naturellement bienveillant ? A coup sûr ! Et c'est ici précisément qu'apparaît la valeur du caractère, valeur morale et incomparablement la plus haute, qui vient de ce qu'il fait le bien, non par inclination, mais par devoir. »

Première section des Fondements de la métaphysiques des mœurs